

LA COMMUNE DE 1871...

Pourquoi, après quatre-vingt-onze ans, ce mot résonne-t-il encore si étrangement à l'oreille et au cœur? Pourquoi apporte-t-il à travers son âcre senteur de poudre et de sang, cette force de rêve? Vision entrevue de tout ce qui aurait pu être si la superbe aventure s'était terminée triomphante, si l'héroïsme des communards n'avait pas pris fin dans les fossés de Satory, ou sur le ponton des bagnes.

C'est précisément parce que nous sentons (en dépit des calomnies à gages ou stupidement répétées) l'horizon qui s'ouvrait au-delà de cette Commune, c'est parce que nous sentons les merveilleuses possibilités de bonheur qu'elle nous offrait, c'est parce que nous sentons que ce chant des cerises du poète Clément garde (cachées en ses strophes) autant l'immense espoir d'un monde futur que le retour des jours printaniers, c'est parce que nous savons et sentons tout cela que, chaque année, la commémoration du souvenir des Communards voit reflourir notre foi, comme les fleurs blanches aux troncs noirs des vergers.

Autre chose aussi nous émerveille dans cette ahurissante page d'histoire: l'esprit le plus cocardier se muant brusquement en conscience révolutionnaire.

Les Parisiens, blessés dans leur amour-propre, s'insurgent qu'on leur ait retiré leurs armes au lendemain de leur défense héroïque devant les Prussiens (c'était le commencement de cet esprit ancien combattant qui, par la suite, allait faire tant de mal).

Et voici que ces revanchards, ces chauvins, rejetés de la légalité, guidés par on ne sait quel instinct, allaient tenter peut-être la première tentative d'une révolution véritable.

Il allaient comprendre que nul État, même dit révolutionnaire, ne peut le bonheur des hommes, que ce bonheur n'est accessible qu'à ceux qui veulent le poursuivre et le réaliser.

Et les voici unis: blouses et redingotes (comme on disait alors), faisant appel à toutes les bonnes volontés pour fonder la grande Fédération des hommes.

C'est Paris, première cellule constituée sous le nom de Commune, invitant toutes les villes de France à constituer la leur.

C'est une pléiade d'hommes, dont le talent de certains est aujourd'hui incontesté, dont la générosité et le désintéressement de tous sont incontestables, se dépensant sans compter, guidant leurs frères vers les voies de l'avenir.

Certes, je ne veux pas escamoter ou minimiser les erreurs de la Commune, dont sa naïveté fut la plus énorme: rendre à Versailles l'argent qui allait permettre à ce Versailles de l'anéantir est monumental d'ingénuité. Et au nom de quoi? D'une légalité que les Communards prétendaient anéantir. Comme, la plupart des révolutions, celle-ci eut le tort de ne pas aller au bout d'elle-même, de prétendre réaliser l'avenir sans cesser de rester tributaire du passé.

Mais, s'il est juste de savoir reconnaître ses fautes, il faut savoir aussi considérer ce qui est accompli, et ce bilan établi, quel remarquable exemple et quelle impérissable réalisation laisse la Commune aux générations qui la suivent.

Encore faut-il considérer que les internationalistes (minoritaires) devaient compter avec les quarante-huitards et les blanquistes, héritiers des conventionnels, pour qui la révolution devait s'accomplir selon des plans inéluctables et des rites définitifs dont quatre-vingt-treize avait établi les traditions pour l'éternité.

Voici encore que, par sa spontanéité, par son caractère, la révolution laisse toute sa partie constructive

aux mains des minoritaires qui l'inspirent et qui l'animent, tandis que les «*théoriciens*» de la question se trouvent débordés par les événements et bousculés par les hommes.

Mais tous, attardés à des formules révolutionnaires fermées, ou clairvoyants de celles de l'avenir, tous savent accomplir leur tâche et mourir sans phrase lorsque l'heure en a sonné, depuis le vieux Delescluzes, qui boutonne sa redingote avant de gravir les degrés de la barricade où une balle va le coucher, jusqu'à l'ardent Varlin qu'un gendarme de Versailles massacra à l'angle de la rue des Rosiers.

Ce sera la dernière leçon de la Commune, celle du courage, celle qui laisse émus de respect et d'amour ceux qui les suivront ou liront simplement leurs histoires.

Et là, l'esprit hésite à faire son choix...

Quel nom surnagera de tant de noms, quel homme parmi tant d'hommes qui surent l'être?

Le pamphlétaire Vallès, avec son rire plein de larmes, et qui créa sa langue avec sa bonne foi, sa hargne féroce et cet esprit révolutionnaire qui devait lui faire bousculer la littérature comme les institutions?

Eugène Pottier, le poète inspiré des strophes de l'Internationale et de bien d'autres poèmes frémissants de vie et d'amour?

Élisée Reclus (dont le nom allait retentir, comme celui du grand géographe de son époque et d'un des plus merveilleux cerveaux de tous les temps) et qui suivait - unité perdue - la file pitoyable des vaincus?

Jean-Baptiste Clément, l'auteur délicieux, dont «*Le temps des cerises*» chante encore la mémoire?

Dombrowski, cet ardent, qui par-dessus les frontières répondait présent à l'appel des révolutions?

Milhère, qui laissa sa vie sur les marches du Panthéon?

Ferré qui, le sourire hautain aux lèvres, finissait le cigare à la face des fusils versaillais qui allaient le coucher?

Jourde, ministre des Finances, dont la compagne lavait son linge dans la Seine?

Varlin, sur le cadavre duquel on ne retrouva que sa montre et quelques pièces de monnaie (dérobées par son assassin)?

Courbet, le grand peintre du réalisme, présent parmi ses frères en révolution?

Rocheport, l'ironique polémiste dont la plume avait déchiqueté l'empire?

Louise Michel, dont les déclarations aux juges laissent à la postérité un des plus remarquables cris de courage et d'indignation qui aient jailli d'une poitrine humaine?

Cent autres noms nous viennent aux lèvres, chevauchée fantastique, frémissante encore! Cent noms, non pas de surhommes, mais d'hommes: Frankel, Theiz, Lefrançais, Flourens, Camélinat, Benoît Malon et combien d'autres...

Mais il est un choix plus sublime encore qui s'impose, celui d'un peuple dont l'anonyme courage sut donner à l'histoire un exemple et un souvenir.

Maurice LAISANT.
